

C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues Entrevue avec Charles Binamé

Janick Beaulieu

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, J. (1994). C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues : entrevue avec Charles Binamé. *Séquences*, (174), 15–15.

C'ÉTAIT LE 12 DU 12 ET CHILI AVAIT LES BLUES ENTREVUE AVEC CHARLES BINAMÉ

C'est avec «Blanche» que les téléspectateurs ont découvert un réalisateur de talent en la personne de Charles Binamé. Mais ce dernier œuvre en cinéma depuis le début des années 70. Il travaille d'abord à l'O.N.F. comme assistant-réalisateur. Il réalise plusieurs émissions culturelles à la télévision de Radio-Québec. Il a joué dans la téléserie «Les Fils de la liberté». Il a réalisé quelque 300 films publicitaires. Je l'ai interrogé sur son premier long métrage destiné aux salles, C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues.

Janick Beaulieu

Séquences: Pour C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues, comment a eu lieu la rencontre avec le scénariste José Fréchette?

Charles Binamé: Le scénario a été déposé chez la productrice Louise Gendron. Ma première rencontre avec José Fréchette a eu lieu deux ans après. J'ai été engagé sur le projet six semaines avant le tournage. J'ai dû remplacer un réalisateur qui n'arrivait plus à aller chercher les sommes désirées parce qu'il en était à sa première œuvre. C'est donc dire que j'ai rencontré José sur le tard. Je l'ai rencontrée trois fois. Histoire de vérifier si ma compréhension des personnages rejoignait la sienne. Je voulais respecter l'esprit du scénario que je trouvais fort intéressant.

Qu'est-ce qui vous fasciné dans la rencontre de Pierre-Paul et de Chili?

Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus intrigant dans cette histoire, c'est la rencontre de deux civilisations. Pierre-Paul est typique de son époque. Il porte une sorte de candeur que le Québec avait à ce moment-là. Il porte un regard sur un monde plutôt protégé. Il rencontre Chili, un petit animal blessé, une jeune fille au ressort cassé. Sa vie à elle en est une d'écorchée vive. Cette rencontre de deux personnes diamétralement opposées m'a fasciné.

Le film se passe en 1963. Avez-vous connu cette époque?

J'étais adolescent en 1963. Je vivais dans le Montréal anglophone. Je sentais une sorte de dislocation d'une société relativement homogène. Je me souviens de la mort de Kennedy. La mort de Piaf m'avait beaucoup impressionné. Je me souviens du magasin Eaton, au centre-ville. J'ai beaucoup d'impressions que j'ai pu reloger dans ce film.

Pourquoi le choix de cette époque?

1963, c'est une date-charnière entre la grande noirceur et la révolution tranquille. Ce moment-là a été comme une sorte de dislocation d'un certain nombre d'acquis institutionnels. J'ai trouvé très intéressant le fait de revivre une époque importante que j'avais connue.

Vous avez dû construire une gare?

Cela n'a pas été facile. On a dû la construire à l'intérieur d'un ancien bain public qui se trouve au coin des rues Ontario et Amherst. C'était un endroit très beau. Il présentait l'avantage d'avoir des arches. Ce qui donnait un certain décorum à notre gare. Il y avait l'avantage de la piscine qui nous permettait de faire des escaliers pour aller dans la section des trains. Nous pouvions choisir nos couleurs et notre ameublement. Surtout, cela nous permettait de prévoir la disposition de la gare en fonction de la mise en scène.

Comment s'est fait le choix des acteurs?

Roy et Lucie étaient déjà en place quand j'ai pris le film. Ils ne

m'ont pas été imposés. Je les ai rencontrés pour m'assurer que je les voulais dans ce film. Pour les autres acteurs, j'ai complètement recommencé la distribution avec Lucie Robitaille, mon agent de casting. Elle savait quel genre de personnage m'intéressait.

Roy Dupuis a la réputation de dégager naturellement une forte présence. Le choix de Roy Dupuis pour jouer un Monsieur Tout-le-Monde vous est-il apparu évident?

Le choix de Roy m'est apparu évident parce que c'est un très bon acteur. Il s'est surtout fait connaître grâce à la télévision. Mais je l'avais vu jouer au théâtre où j'avais constaté que c'était un acteur de registres et de personnages. Il peut jouer autre chose qu'un Ovilá Pronovost. Oui. Il a des épaules assez larges, une belle gueule et le nez dans le vent. Dans C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues, on lui offrait un rôle de composition. Durant un mois et demi, j'ai travaillé avec lui pour arriver à un certain dépouillement. Je l'ai invité à laver son regard. Voilà pourquoi dans le film il a un regard ouvert qui porte la candeur de son époque. Il est simple. Il aime son travail de vendeur d'aspirateurs. Il ne pose pas trop de questions. Il est sur ses rails.

Il y a deux tableaux dont l'un représente un train et l'autre un paquebot. Peut-on y voir des symboles?

Oui. Je m'en suis servi à l'occasion pour symboliser les deux personnages principaux. Le train sur des rails qui ne se pose pas beaucoup de questions, c'est Pierre-Paul. Il s'agit d'une vie bien réglée où les choses sont prévues à l'intérieur d'un train-train quotidien. Le paquebot aux eaux noires, c'est Chili qui porte les forces sous-jacentes d'une adolescence ratée. C'est elle qui va le faire dérailler. C'est intéressant de partir d'un personnage plein de candeur avec un vêtement un peu étriqué pour aboutir à un déraillement. L'acteur s'est prêté au jeu avec générosité. Je pense qu'il a très bien réussi ce rôle de composition.

J'ai constaté que le personnage de Chili était plus fouillé que celui de Pierre-Paul. Pourquoi?

Au départ, le personnage de Chili est plus intéressant. Pierre-Paul est encadré par son époque. Il est moins important du point de vue de l'impact dramatique. Il assiste au déballage intérieur de l'univers de Chili qui cherche l'épaule d'un père. Son rôle est plutôt passif. Il y a deux scènes qui ont sauté au montage. On le voyait en train de vendre des aspirateurs. On le voyait même dans un flash-back de son enfance. Au montage, ces deux belles séquences ne tenaient pas parce qu'elles donnaient une impression de lourdeur. Voilà pourquoi le paquebot a pris plus d'importance que le train.

Plusieurs rôles secondaires gravitent autour des acteurs principaux. Voulez-vous souligner la dimension sociale de l'époque?

Il y a là des détails qui contribuent à donner le climat de l'époque. Je suis allé chercher de bons acteurs pour jouer des rôles très secondaires parce que chacun de ces rôles venait comme poser une brique dans l'ensemble de l'édifice.

Dans les journaux, on a beaucoup parlé de votre dernier film, Eldorado. Quand le verrons-nous sur nos écrans?

Le tournage est terminé. J'entre en montage au début de septembre. Normalement, il sera terminé en mars 1995. La suite concerne les distributeurs. ♦



Lucie Laurier et Roy Dupuis

manque de passion qui voit en elle l'expérience et l'exotisme des années du «Flower Power». C'est difficilement qu'elle réalise qu'elle en est à vivre son avenir et que le temps des projets devient le temps des galères quand on a passé le cap des trente ans. Ruth de François Delisle nous montre de façon maladroite le mal de vivre d'une jeune fille qui croit que le grand amour est le but de la vie. **Cyber-teens in Love** de Brett Dowler est une fable futuriste sur la recherche d'identité. Ce film a l'immense mérite de nous présenter une technologie nouvelle (l'écran large pour Bétacam) et d'inventer un langage parlé qui pourrait bien être celui de demain. C'est aussi un des rares films de science-fiction canadiens qu'il m'ait été donné de voir à ce jour. Doit-on s'étonner qu'il s'agisse d'une production anglophone? **C'était le 12 du 12 et Chili avait les blues**, premier long métrage du réalisateur de télévision Charles Binamé, se penche sur la déprime d'une adolescente dans le Québec des années 60. Le film a certes beaucoup de charme mais son réel intérêt est de nous présenter une excellente reconstitution des éléments de vie de cette époque, qu'il s'agisse des boîtes de gomme Chiclets ou des sacs Eaton. Malheureusement, ça ne va pas plus loin et on se demande bien pourquoi le réalisateur a choisi ce contexte alors qu'il eut pu faire un film tellement plus intéressant en le situant à notre époque. Car, ne nous le cachons pas, il y a au moins autant de sujets à déprime pour un jeune d'aujourd'hui qu'il y en avait à l'époque et je ne crois pas qu'il soit possible aujourd'hui de se sentir concerné par le mal-être d'une jeune personne qui se désole de l'injustice de la guerre du Viêt-Nam. Imaginez seulement le même prétexte sur fond d'événements se déroulant en 1994. L'impact aurait été phénoménal.

En fait, deux films ont réellement retenu mon attention, m'ont interpellée comme on dit, m'ont